

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Côté, Kathy Reichs, Johanne Seymour

Normand Cazelais

Number 143, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2011). Review of [Jacques Côté, Kathy Reichs, Johanne Seymour]. *Lettres québécoises*, (143), 27–28.

☆☆☆☆ 1/2

Jacques Côté, *Dans le quartier des agités*, Québec, Alire, coll. « Les cahiers noirs de l'aliéniste », 2010, 448 p., 27,95 \$.

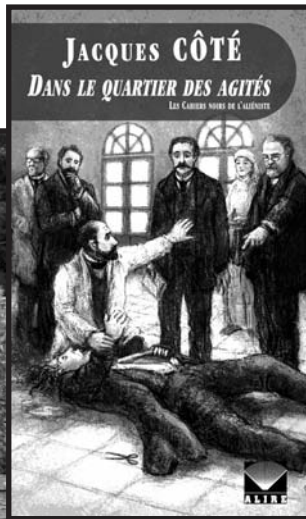
Folie meurtrière ?

À Paris, en 1889, un obsédé sexuel s'en prend aux femmes et, de plus, coupe leurs nattes. Très vite, les accusations portent contre un homme dont la raison a été profondément attaquée par l'abus d'absinthe. Pressée de trouver un coupable, la police veut employer la méthode forte pour le faire avouer ; s'y opposent des aliénistes de renom car, à leurs yeux, le suspect est d'abord un malade qui doit être traité comme tel. En stage auprès de ces personnalités prestigieuses, le Québécois Georges Villeneuve sera, bien malgré lui, étroitement mêlé à l'enquête.

J'avais aimé — avec des réserves — *Le chemin des brumes*, un précédent opus de Jacques Côté ; je lui avais alors reproché de ne pas canaliser avec tout le succès voulu ses idées et son propos. Ce ne sera pas le cas cette fois : *Dans le quartier des agités* exploite fort bien le thème principal du récit, à savoir



JACQUES CÔTÉ



que la justice doit reconnaître et protéger les droits de personnes atteintes d'aliénation mentale, même et surtout

quand elles font l'objet de lourds soupçons. L'approche de Jacques Côté est d'autant plus intéressante qu'elle inscrit la trame policière dans le passé, à une époque où l'étude des aliénistes commençait à s'imposer comme science pouvant, entre autres, apporter une contribution significative à l'exercice de la justice.

Ce premier tome de la collection « Les cahiers noirs de l'aliéniste » — il y en aura six en tout, annoncent l'auteur et l'éditeur — nous plonge dans le Paris de l'Exposition universelle de 1889, alors que se tient également dans la capitale française un congrès international de médecine mentale réunissant Valentin Magnan, Jean-Martin Charcot, Cesare Lombroso et autres grands noms. L'évocation de cette époque et de son décor — en dépit de certaines incongruités — donne au récit une substance supplémentaire. Tout comme les descriptions minutieuses des mécanismes de la putréfaction et de la contribution des insectes et des microbes...

Raconté à la première personne, ce polar historique nous fait vivre directement les doutes et les intuitions d'un jeune diplômé en médecine qui, dans un milieu

étranger, tente à la fois de parfaire sa formation, de mener à bien une enquête tout à fait personnelle sans entraver le travail des policiers... et de démêler ses sentiments amoureux. Dans ces trois domaines, il apprendra à la dure. Au plan policier, ses recherches le mèneront sur la piste d'un mystérieux personnage, dandy décadent et dangereux de surcroît, comme quoi les déments ne sont pas tous à l'asile.

La documentation fournie par l'éditeur présente et résume le projet de Jacques Côté dans cette série : de 1885 à 1918, « Les Cahiers noirs de l'aliéniste » entendent présenter, à travers des affaires judiciaires ayant véritablement eu lieu, « les avancées et les lacunes de la médecine en matière médico-légale ». Le fil d'Ariane, on l'aura compris, en sera le docteur Villeneuve, un aliéniste montréalais qui a été l'un des pionniers de cette discipline au Québec. Si la suite est à l'aune de ce premier tome, nous aurons de belles heures de lecture en perspective.

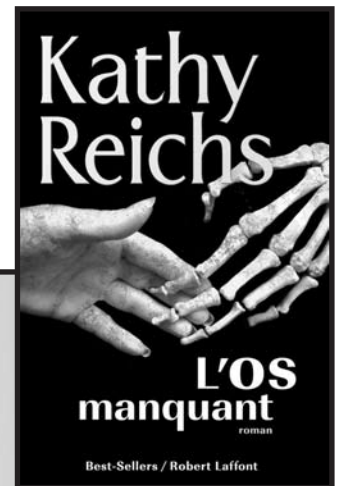
☆☆☆☆ 1/2

Kathy Reichs, *L'os manquant*, Paris, Robert Laffont, coll. « Best-Sellers », 2010, 368 p., 27,95 \$.

Histoire d'os

Le squelette humain adulte compte deux cent six os, davantage à la naissance. Chacun a sa forme, son rôle et parfois ses messages. Ou un secret. Ici, un os manquant permet à Temperance Brennan de relier des meurtres sans liens apparents. Au risque de sa vie.

Anthropologue judiciaire de métier, Kathy Reichs a créé un personnage à son image, les problèmes d'alcool en moins. C'est un risque énorme. L'angle qu'elle privilégie — se pencher attentivement sur des cadavres pour découvrir leurs secrets et des pistes de nature à démasquer les coupables — a fait ses preuves : les



KATHY REICHS

romans mettant en scène Tempe et ses collègues ont fait sa gloire... et sa fortune. Dans une certaine mesure, elle a même fait école : de nombreux auteurs de romans policiers s'en sont inspirés en adoptant des personnages et des voies similaires.

Mais encore faut-il savoir choisir et bien assembler les ingrédients pour faire prendre la sauce. Cette histoire d'os montre une autre fois que Kathy Reichs n'a pas perdu la main. Beaucoup se seraient égarés dans cette histoire complexe où s'entremêlent amour, ambition,

jalousie. Ce sont là des thèmes classiques, direz-vous, mais c'est le propre des écrivains de talent de narrer à leur façon des choses tant et tant de fois racontées.

Ce coup-ci, l'héroïne est mal en point dès le départ : elle se réveille en effet dans le noir et l'obscurité, complètement ligotée, gelée et transie. Elle croit avec effroi sa dernière heure arrivée. Au fil des pages, nous remonterons l'écheveau, rencontrant au passage des témoins de la grandeur et de la misère humaines sous diverses formes, passant de Montréal aux Laurentides, de Chicago à Charlotte en Caroline du Nord. Nous aurons droit à des leçons d'anatomie très poussées sans que notre intérêt pour l'intrigue soit émoussé.

Kathy Reichs prend le temps de camper les situations, de travailler ses protagonistes, de décortiquer les mobiles. Maniant l'humour à l'occasion, soulignant les lignes de force et de faiblesse de chacun, elle imprègne ses récits d'une humanité qui manque souvent à trop de polars. Rien n'est parfait cependant : née aux États-Unis, et malgré sa familiarité avec le fait français au Québec, elle n'a pu s'empêcher d'associer un des vilains du roman aux idéaux « séparatistes ».

☆☆☆ 1/2

Johanne Seymour, *Vanités*, Montréal, Libre Expression, coll. « Expression noire », 2010, 280 p., 24,95 \$.

Vanité et vanités

Dans les Cantons-de-l'Est, des policiers de la Sûreté du Québec sont tour à tour victimes d'agressions de plus en plus sadiques, sans qu'il y ait de mobiles apparents. Le tout est perpétré selon une mécanique qui semble implacable. La lieutenant Kate McDougall, qui a pris congé de ses fonctions pour adopter une adolescente, reprendra le collier. Mais dénouera-t-elle l'écheveau avant qu'il ne soit trop tard ?

De facture classique, *Vanités*, de Johanne Seymour, ne transcende pas les lois du genre. Il les respecte cependant avec fidélité : des crimes, un assassin sans visage, du sus-



JOHANNE SEYMOUR

pense. La trame remonte dans le temps, jusqu'à l'époque de la « solution finale » concoctée par Hitler, et se construit autour de *flashbacks* qui, en parallèle de l'action, jettent un éclairage — pas toujours satis-

faisant — sur les motivations et la psychologie du malfrat. Bientôt surnommé l'Artiste, celui-ci laisse sur les lieux une esquisse au fusain en guise de signature. Au fil des agressions, ce *totenkopf*, fait dans l'esprit des vanités, compositions allégoriques suggérant que la vie humaine ne pèse pas lourd, se peaufine et révèle même un tatouage géométrique des plus intrigants.

Kate McDougall est une policière appréciée de ses collègues et de ses supérieurs. La plupart sont d'ailleurs ses amis... ou un peu plus comme dans le cas du pathologiste Branchini. C'est une femme volontaire, au tempérament plutôt vif, encline aux excès tant dans l'alcool que dans le sexe. D'où sa réticence à croire en l'amour, son entrée dans les AA et cette décision de devenir mère d'une jeune fille atteinte au surplus d'une maladie mentale. Rien n'est simple dans sa vie...

Les chemins du roman policier parcourent souvent les terres des tragédies antiques : la destinée humaine, l'immanence de la mort, la fragilité du bonheur, etc. *Vanités* n'y échappe pas : le recours aux théories liées à la suprématie de la race blanche donne en ce sens un relief particulier aux crimes commis. Les enquêteurs et Kate McDougall la première sont largement décontenancés par de tels motifs qui donnent une autre dimension à leur traque.

Johanne Seymour n'en est pas à ses débuts : *Le cri du cerf*, *Le cercle des pénitents*, *Le défilé des mirages* ont déjà rendu Kate McDougall familière aux lecteurs. C'est d'ailleurs un peu le hic de ces romans où reviennent les mêmes protagonistes : il faut avoir lu les précédents pour avoir une meilleure idée d'ensemble. Sans ces références, *Vanités* paraît parfois un peu superficiel : on aimerait des personnages et des situations plus étoffés.

Vanités profite d'une écriture efficace, de dialogues nerveux, de courts chapitres. L'auteure sait comment faire tourner les pages. On peut regretter que le jumelage du procédé pictural des vanités et de la fatuité de ceux qui se croient supérieurs au point de recourir aux pires vanities n'ait pas été fouillé davantage. Dommage enfin que le texte se soit accommodé de certaines erreurs : ainsi, les Allemands n'ont certainement jamais conduit de « jeeps » dans les camps de concentration, un homme de 1,83 mètre qui pèserait 225 kilos ne serait pas un « géant » mais un obèse débordant de graisse...

Vanités se termine sur une fin ouverte. Il y a fort à parier que le prochain ouvrage de Johanne Seymour en soit une suite. 

infocapsule

Daniel Castillo Durante, membre de la SRC

Lettres québécoises a omis, l'automne dernier, d'annoncer la nomination de Daniel Castillo Durante au titre de membre de la Société royale du Canada (SRC). Chercheur, essayiste et romancier d'origine argentine, Daniel Castillo Durante, a été élu dans la division des lettres et sciences humaines de l'Académie des arts, des lettres et des sciences du Canada. Les nouveaux membres, qui proviennent de disciplines et de milieux différents, ont été élus par leurs pairs au sein des différentes académies de la SRC en reconnaissance de l'excellence de leurs réalisations universitaires, scientifiques ou artistiques. L'élection à la Société royale du Canada constitue le plus grand honneur qui puisse être accordé à un universitaire qui travaille dans les domaines des arts, des lettres et des sciences.

Daniel Castillo Durante a mérité le Prix Trillium, la plus haute distinction décernée par le gouvernement de l'Ontario, pour son roman *La passion des nomades* (XYZ éditeur).